
“Zaire”, une anti-“Polyeucte”: Voltaire contre Corneille

Charles Mazouer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10755>

DOI : [10.4000/studifrancesi.10755](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.10755)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 14-26

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Charles Mazouer, « “Zaire”, une anti-“Polyeucte”: Voltaire contre Corneille », *Studi Francesi* [En ligne], 184 (LXII | I) | 2018, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10755> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.10755>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

“Zaïre”, une anti-“Polyeucte”: Voltaire contre Corneille

Abstract

Although the relation of Voltaire's *Zaïre* to Corneille's *Polyeucte* is never clearly declared by the Enlightenment philosopher, it is real nonetheless. A comparison between the two tragedies focusing on the issue of religion and the relationship between Christianity and tragedy, shows to what extent Voltaire thought of Corneille while writing his tragedy and to what extent he wanted to write an anti-*Polyeucte*. Both tragedies are based on the religion shock but while Christianity is glorified by Corneille, it is put in doubt by Voltaire. Considering how the latter twists some essential aspects of Christianity and in particular, through the touching character of *Zaïre*, his impressive criticism of a religion which causes misfortune to humanity, one could even say that *Zaïre* is an anti-Christian *pièce*.

En matière artistique et littéraire, la création *ex nihilo* n'existe pas, artistes et écrivains s'adossant à des œuvres existantes qu'ils admirent et veulent imiter en rivalisant avec elles, ou qu'ils contestent et dont ils veulent se démarquer pour faire du neuf. Repérer modèles et contre-modèles dans l'élaboration des œuvres ouvre de fait un chapitre infini – d'autant que chaque créateur louvoie entre l'admiration et la répulsion, penchant parfois d'un côté et de l'autre. Aussi bien, une bonne part de l'activité de la critique a été et est toujours mobilisée par ce qu'on appelait jadis la recherche des sources, devenue l'analyse de l'intertextualité. L'analyse se fait d'ailleurs plus passionnante quand modèles et contre-modèles ne sont pas toujours clairement et directement avoués. Quand un Corneille écrit *Cédipe*, il pose clairement l'*Cédipe-roi* de Sophocle comme modèle et, à la fois, comme contre-modèle. Mais quand Voltaire écrit sa «pièce turco-chrétienne» (lettre à Formont du 25 juin 1732) de *Zaïre*, le lien avec Corneille et sa tragédie de *Polyeucte* (1643) n'est pas explicitement déclaré, mais suggéré de biais – comme souvent chez Voltaire.

Affleurement de “Polyeucte”

D'autres sources en effet semblent nourrir le dramaturge des Lumières, qui mêle inévitablement nouveautés et emprunts. L'*Othello* de Shakespeare pour la jalousie d'Orosmane – mais si peu. Racine beaucoup plus, superficiellement ou plus profondément, que Voltaire a tant admiré. Dans son *Essai d'exégèse racinienne*¹, Judd D. Hubert note un certain nombre de rapprochements, avec *Iphigénie*², *Bérénice* ou *Bajazet*, en soulignant que Voltaire n'emprunte que des façades à Racine. De manière

(1) JUDD D. HUBERT, *Essai d'exégèse racinienne. “Bérénice”, “Bajazet”, “Athalie”*, nouvelle édition augmentée, Paris, Nizet, 1985 (1956).

(2) Je rappelle que, dans le *Génie du christianisme* – qui vise à montrer les fruits que la religion chrétienne, avec son génie, a apportés à la littérature, la haussant au-dessus de la littérature antique –, Chateaubriand avait mené un parallèle entre l'*Iphigénie* d'Euripide et les caractères de filles dans la littérature nourrie de christianisme: l'*Iphigénie* de Racine et la *Zaïre* de Voltaire (II^o partie, livre II, chapitre VIII, éd. M. Regard, «La Pléiade», 1978, pp. 670-672).

beaucoup plus fouillée, Nathalie Fournier a scruté l’intertextualité racinienne de *Zaïre*³ et montré la filiation racinienne de cette tragédie sur les plans linguistique, stylistique et dramaturgique, au point de parler de *Zaïre* comme d’un «à la manière de Racine». Mais elle ne manque pas de noter que cette massive imprégnation racinienne n’est pas exclusive d’autres emprunts, à Corneille par exemple; le «Tigre altéré de sang» jeté à la face d’Orosmane par Fatime (*Zaïre*, V, 10, vers 1595) rappelle deux hémistiches identiques d’*Horace* et de *Polyeucte* – quand, dans ses stances de IV, 2, Polyeucte s’en prend à Décie, l’empereur qui persécute les chrétiens (vers 1125). Et il est bien d’autres emprunts textuels ou quasi à *Polyeucte*. On se souvient de l’exclamation de Polyeucte dans l’ultime entrevue du futur martyr avec sa femme Pauline; parlant de cette épouse dans une prière au Seigneur, il s’écrie:

Elle a trop de vertus pour n’être pas chrétienne⁴.

Or, dans son *Commentaire sur Corneille*, publié plus de trente ans après *Zaïre*, et qui se veut un «examen impartial» de l’art cornélien, Voltaire dit son admiration pour ce vers et l’assortit de ce commentaire:

On a beau dire qu’un mahométan en dirait autant à Constantinople de sa femme si elle était chrétienne. *Elle a trop de vertu pour n’être pas musulmane*⁵.

Ce vers cornélien trottait dès longtemps dans la tête de Voltaire et avait ressurgi, dans un contexte et dans une forme différents, lors de la rédaction de *Zaïre*; c’est Nérestan qui, admirant la générosité de sa sœur Zaïre (et peut-être aussi celle du sultan), s’écrie:

Grand Dieu! que de vertu dans une âme infidèle⁶!

Comme si Voltaire, plus ou moins indirectement, nous invitait à faire le rapprochement de sa tragédie de 1732 avec celle de Corneille, antérieure de quatre-vingt-dix ans. Voyez encore le paratexte des éditions de *Zaïre*. L’épître dédicatoire à M. Fawkenner, pour justifier la place du sentiment de l’amour avec des personnages chrétiens, prend Corneille, le «grand Corneille», et son *Polyeucte* comme garants:

[...] je suis très persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s’être pas borné dans son *Polyeucte* à faire casser les statues de Jupiter par les néophytes⁷ [...].

Corneille intéresse, selon Voltaire, à cause de l’amour de Pauline pour Sévère, lequel mérite mieux son amour «que son bon dévot de mari», conclut un court passage versifié. De même, ajoute Voltaire, ce qui a touché les spectateurs en *Zaïre* ce n’est pas la «convertie», mais «l’amoureuse». Sans le dire clairement, c’est une manière de faire comprendre comment *Polyeucte* a pu lui servir de modèle et de contre-modèle. On trouve un autre biais pour inviter le lecteur à faire le rapprochement de *Zaïre* avec *Polyeucte*, quand Voltaire se limite à une assertion d’une objectivité apparente et parfaite qui dégage la responsabilité de l’auteur derrière les *on*, dans l’Avertissement

(3) “Zaïre”: Voltaire et l’intertexte racinien, «Recherches et travaux» CI, 1996, pp. 11-87.

(4) *Polyeucte*, IV, 3, v. 1268.

(5) *The Complete Works of Voltaire* t. II, éd. D. Williams, Voltaire Foundation, 1975, p. 330.

(6) *Zaïre*, II, 2, v. 517.

(7) *Ibidem*, p. 396.

des éditions de 1738 et 1742: on appelle *Zaïre* «à Paris, tragédie chrétienne, et on l'a jouée fort souvent à la place de *Polyeucte*»⁸. «Tragédie chrétienne»: c'est bien ainsi que Corneille, à partir de l'édition de 1652, voulut désigner son *Polyeucte martyr*. Une fois encore, nous sommes invités à superposer les deux tragédies. Les contemporains critiques de Voltaire empruntèrent cette voie. Dans une réponse à Jean-Baptiste Rousseau, qui voyait en *Zaïre* un «mélange odieux de piété et de libertinage», un anonyme répliqua dans le *Mercure* d'avril 1733, et précisa que, pour lui, *Zaïre* «n'est que le revers de *Polyeucte*». La formule est heureuse, qui souligne à la fois le lien avec *Polyeucte* et la distance critique prise par *Zaïre* vis-à-vis de *Polyeucte*. Cette formule a été reprise par Ronald S. Ridgway⁹ et, surtout, illustrée, justifiée et fondée, très récemment, par Marie Fontaine¹⁰. C'est un acquis sur lequel s'appuyer. Je voudrais ici pousser la réflexion sur la comparaison entre *Zaïre* et *Polyeucte*, en la resserrant sur la question religieuse et sur les rapports entre christianisme et tragédie, vérifiant par là à quel point *Zaïre* est bien – selon l'heureuse formule de Jacques Truchet¹¹ – une anti-*Polyeucte*¹².

Le choc des religions

Zaïre et *Polyeucte* sont deux tragédies construites sur la confrontation de deux religions – ou, pour mieux dire, pour *Zaïre* (car ce n'est pas le cas pour *Polyeucte* où le christianisme cherche une place dans le tissu de la culture romaine dominante), de deux civilisations. Et cette confrontation déchire des personnages qui sont à la jointure, à l'articulation des deux univers: polythéisme et christianisme chez Corneille, christianisme et islam chez Voltaire. Voltaire reprend donc le même cas de figure, mais varie un des deux termes, ce qui ne dissimule pas la reprise, ni le duel engagé avec Corneille. D'autant que le terme commun, le christianisme, est chez lui l'objet d'un traitement où perce l'intention polémique. L'Arménie du III^e siècle, qui sert de cadre à *Polyeucte*, fait partie de l'empire romain, qui y fait pratiquer sa religion polythéiste; l'empereur Décie s'applique même à pourchasser le christianisme qui tâche de se diffuser malgré les persécutions. Persécution un peu paradoxale et assez injuste, ose avouer le favori de l'empereur, Sévère, à la fin de l'acte IV: si «la secte des chrétiens» (vers 1412) a ses mystères, les Romains n'ont-ils pas ceux de Cérès ou de la Bonne Déesse (Cybèle)? Rome n'a-t-elle pas été accueillante à toutes sortes de dieux, monstrueux ou douteux, alors que les chrétiens n'ont qu'un seul Dieu et montrent une conduite vertueuse¹³? Peu de choses nous sont montrées du polythéisme antique dans *Polyeucte*; aucune conviction des personnages, simplement l'annonce d'un sacrifice par lequel les dieux seront remerciés de la victoire de Sévère – mais ce sacri-

(8) *Ibidem*, p. 391.

(9) Dans sa *Propagande philosophique dans les tragédies de Voltaire*, «Studies on Voltaire and the Eighteenth Century» 15, 1961, au chapitre IV.

(10) «*Zaïre*», «revers» de «*Polyeucte*», ou la croisade de Voltaire contre les croisades (et autres manifestations du fanatisme), «Cahiers Voltaire» 14, 2015, pp. 111-138.

(11) Dans la notice qui accompagne son édition de la pièce, [in] *Théâtre du siècle*, t. I: 1700-1756, Paris, Gallimard, 1973, «La Pléiade», p. 1409.

(12) *Polyeucte* sera cité dans l'édition de P. Dandrey, Gallimard, «Folio Théâtre», 1996. L'édition de référence de *Zaïre* est celle d'Eva Jacobs pour *The Complete Works of Voltaire* de la Voltaire Foundation, 1988, t. 8, pp. 273-523, que nous suivons. Il est regrettable qu'on ne trouve plus dans le commerce la remarquable édition scolaire de *Zaïre* par Claude Blum (Nouveaux Classiques Larousse, 1972). Signalons aussi la bonne édition récente de Pierre Frantz pour «Folio Théâtre», Paris, Gallimard, 2016.

(13) Voir toute la tirade IV, 6, vers 1411-1442.

fi ce est essentiel dans le dispositif tragique, puisque les nouveaux chrétiens Polyeucte et Néarque le troubleront par la raillerie, avant de s’en prendre aux éléments de la cérémonie et de briser la statue du dieu des dieux, – et de se vouer ainsi au martyre. C’est dire que la confrontation entre les deux religions se fait continûment dans la violence, dans l’affrontement mortel. Les dieux romains, pour les chrétiens, ne sont que des idoles faites de bois et de pierre, ne sont que néant face au vrai Dieu; et il faut les détruire, avec un zèle, une brutalité de néophytes. Ceux-ci sont en proie aux «fureurs» de leur secte, pense d’abord Pauline¹⁴, et, dans l’empire de Décus, méritent le châtement suprême – le martyre auquel ils se précipitent. Là où la tragédie de Corneille accuse les différences, on a l’impression que celle de Voltaire voudrait les brouiller, les effacer. À Jérusalem, au XIII^e siècle, le christianisme – celui des croisades, antérieures à l’époque de la tragédie – se trouve vaincu en terre d’islam et sous le pouvoir d’un sultan. L’exotisme turc n’est pas inexistant. Il est question des femmes enfermées dans le harem à la disposition, d’ordinaire, d’un tyran voluptueux; et, dans sa colère, Orosmane pourrait revenir à cet enfermement (III, 7, vers 1029-1038). Le soudan musulman porte des traces d’un tempérament oriental – excès de la passion et surtout rage jalouse, annoncée dès l’acte I⁵ et montrée à l’acte V, où il venge ce qu’il croit être une trahison dans le sang de son aimée. Mais on garde l’impression que cet exotisme n’est que de surface, justement chez Orosmane. S’il est impérieux, s’il méprise les chrétiens, Orosmane ne les hait pas avec une particulière cruauté; il se montre au contraire avec eux d’une grande générosité: il a laissé partir Nérestan sur sa parole, il libère non pas dix mais cent chrétiens, et sans rançon; il relâche Lusignan. Quant aux mœurs amoureuses orientales, Orosmane s’en démarque justement, les condamne et ne les suit pas, prônant le mariage et la fidélité amoureuse. Sa fureur jalouse finale n’a rien de proprement oriental. Et surtout rien n’est évoqué de la religion d’Orosmane. L’étranger, le «maître barbare» que dénonce Nérestan (vers 444), est surtout un bon musulman, comme on dit, doté de vertus universelles et communes avec celles des chrétiens. Pensons au cri de Zaïre, quand Fatime lui reproche, à elle qui se sait maintenant de famille chrétienne, son amour pour le musulman:

Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S’il était né chrétien, que serait-il de plus¹⁶?

Bref, Orosmane se sent lui-même l’opposé de ces «fiers», de ces féroces chrétiens, «de rapine altérés»¹⁷. Si Voltaire efface les traits musulmans d’Orosmane, il accuse singulièrement les traits chrétiens qu’il attribue à Nérestan et à Lusignan: leur intolérance, leur cruauté. Pour lui, ce sont des fanatiques – exactement ce qu’il pense de Polyeucte et de Néarque chez Corneille. Mais en face de la raideur de ces deux chrétiens, s’impose l’héroïne qui contribue fortement à affaiblir la frontière entre les religions. Élevée chez les musulmans, Zaïre n’a guère été marquée par son éducation turque. Se découvrant le devoir de devenir chrétienne, de changer de religion, et déchirée par ce devoir, elle montre, nous le verrons plus précisément bientôt, des convictions religieuses flottantes, une foi bien fragile. Jusqu’au bout, au fond, elle voudrait dissoudre son dilemme, ne pas avoir à choisir entre l’amoureux musulman

(14) III, 3, v. 909.

(15) «Je ne suis point jaloux... si je l’étais jamais...

Si mon cœur... Ah! chassons cette importune idée» (I, 5, vers 308-309).

(16) IV, 1, vers 1084-1086.

(17) I, 2, v. 183. La violence des croisades accusait, elle, la confrontation entre le christianisme et l’islam!

et le christianisme des pères, supprimer la souffrance du déchirement, espérer que sa foi chrétienne soit compatible avec son amour pour un musulman :

Je ne sais; mais enfin, j'ose encor espérer,
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peïnt la clémence,
Ne réprouverait pas une telle alliance¹⁸.

C'est un rêve impossible dans la tragédie; et c'est aussi celui de Voltaire, et son combat contre l'intolérance: on a la religion dans laquelle on a été élevé – voir le couplet de Zaïre en I, 1, vers 103-111 –, et la diversité des religions devrait être admise avec tolérance des unes aux autres, selon la leçon qui sera celle de *Zadig*, dans le chapitre du «Souper» – le christianisme n'étant qu'une religion parmi les autres et comme les autres.

Dans sa définition même, une religion implique une transcendance, une puissance supérieure qui régit le monde des hommes ou, au moins, le surplombe. À cet égard, les deux tragédies méritent d'être interprétées et confrontées dans leur signification d'ensemble, au-delà même des déclarations de tel ou tel personnage. La pensée métaphysique est d'une parfaite transparence dans *Polyeucte*. Il suffit de relire la dizaine de vers du récit de Stratonice, où la confidente de Pauline rapporte la proclamation enflammée du briseur d'idoles Polyeucte:

«Oyez dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous.
Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel, et souveraine fin»¹⁹.

C'est lui qui régit les empires, élève ou abaisse l'empereur, donne ou refuse la victoire:

«Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense,
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense»²⁰.

C'est ce même Dieu qui a touché le cœur de Polyeucte, avant d'éclairer ceux de Pauline, de Félix, et même de Sévère, plus éloigné sans doute de la grâce²¹. Car ce Dieu «maître de l'univers» (vers 1657) est un Dieu d'amour, de l'«excès d'amour» même (vers 1661) («Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie...», vers 1659), dont la Providence bonne mène au salut (au bonheur infini) les hommes qui acceptent de se laisser guider. Cette Providence régit indéniablement toute la tragédie, jusqu'à son dénouement: malgré deux martyrs et la destruction d'un couple, la tragédie propose un dénouement heureux, car les personnages, morts et

(18) IV, 1, vers 1090-1092. – Après la mort de Zaïre, Fatime reproche son meurtre à Orosmane en lui disant la fidélité amoureuse de Zaïre, qui «espérait que le Dieu de ses pères | Recevrait le tribut de ses larmes sincères; | Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux, | Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux...» (V, 10, vers 1597-1600).

(19) III, 2, vers 840-844.

(20) *Ibidem*, vers 849-850.

(21) Au dénouement, il respecte et dit continuer d'aimer les chrétiens; avant de les connaître mieux, il prêche la tolérance, qui n'est peut-être pas exactement la même que celle de Voltaire, notons-le:

«J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine» (V, 6, vers 1798-1799).

vivants, trouvent tous finalement le vrai bonheur. Paradoxalement – mais Pascal nous a appris le renversement chrétien des valeurs, des *ordres* –, à quatre vers de la fin, Félix peut proclamer: «Nous autres, bénissons notre heureuse aventure...»²². Telle est la théologie de l'histoire inculquée par ses maîtres jésuites au chrétien Corneille. Les mêmes maîtres ne parvinrent pas à convaincre Voltaire! La philosophie de l'histoire qui se dégage de *Zaïre* refuse cet optimisme triomphant. Remarquons déjà que ni le musulman Orosmâne, ni bien sûr Zaïre ne font allusion à une quelconque providence. En revanche, le mot même (ou un équivalent) est souvent prononcé par les chrétiens: par Nérestan (vers 338-339), par Châtillon (vers 377), par Lusignan (vers 609), par Fatime (vers 1443-1444) qui voit la main de Dieu dans l'agencement des faits, voire dans la disposition intérieure des personnages; Nérestan fait même intervenir, assez désagréablement, la transcendance rétributive: la mort de Zaïre est présentée comme une punition pour avoir aimé Orosmâne²³. Mais cette croyance des chrétiens de la tragédie ne nourrit pas la philosophie de la pièce! Comment croire à une Providence chrétienne bonne quand l'acharnement de son frère et de son père accule Zaïre, qui voudrait leur obéir, au déchirement, au désespoir et finalement à la mort – d'ailleurs survenue à la suite d'un terrible malentendu? Ce Dieu des chrétiens serait-il un Dieu méchant? Ou faut-il croire le monde et les hommes entraînés par un hasard sans règle qui provoque les situations malheureuses et amène un dénouement absurde? En tout cas, *Zaïre* illustre une forme de tragique qui heurte de front la tragédie providentielle et optimiste de *Polyeucte*. Voltaire n'admet décidément pas la religion de Corneille.

Le christianisme en question

Chateaubriand a raison quand il affirme que celui qui supprimerait la religion dans *Zaïre* anéantirait la pièce; tout autant qu'à *Polyeucte*, la religion chrétienne paraît consubstantielle à *Zaïre*. Reste à examiner quelle vision du christianisme proposent l'un et l'autre dramaturges. À l'orthodoxie éclatante de *Polyeucte*, *Zaïre* oppose mise en doute, suspicion et critiques. Vérifions-le sur quelques grands thèmes de la vie religieuse.

La foi est affaire entre l'initiative et la prévenance de Dieu, d'un côté, et la réponse de la liberté humaine, de l'autre. Dieu offre son secours et cela s'appelle la grâce en théologie chrétienne. À peine la tragédie de *Polyeucte* s'ouvre-t-elle qu'il est question de la grâce divine et de son invisible secours. Elle a agi sur Polyeucte et lui a fait désirer avec ardeur le baptême, afin d'entrer dans la communauté des chrétiens. Le songe de Pauline – il faut rappeler que Pauline et Polyeucte sont mariés depuis quinze jours seulement – ralentirait-il cette ardeur? Néarque a son explication: la grâce de Dieu «ne descend pas toujours avec même efficacité» (vers 30); le cœur peut s'endurcir et la grâce se raréfier ou devenir inefficace. Mais Polyeucte se reprend, *fuit* sa femme et ses appréhensions, et *court* au baptême qu'il *brûle* de recevoir.

C'est d'ailleurs lui qui propose une définition théologique impeccable de ce sacrement, à son exact niveau spirituel – ce «sacré caractère»

Qui lave nos forfaits dans une eau salulaire,

(22) V, 6, v. 1811.

(23) Nérestan à Orosmâne qui vient de poignarder Zaïre: Zaïre offensait Dieu et notre religion, «Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi» (V, 10, v. 1592).

Et qui purgeant notre âme, et dessillant nos yeux
 Nous rend le premier droit que nous avions aux cieus²⁴.

Le baptême est en effet une réintégration à la vie divine, à la destinée divine prévue pour l'homme, mais que le péché a offusquée. On comprend que Polyeucte y voie son «bien suprême» et le seul où il aspire (vers 50), bien préférable à toutes les grandeurs, à tous les pouvoirs – et même, ce sera le nœud tragique, à l'amour de son épouse. Le baptême de Polyeucte n'est pas montré sur la scène, mais on en voit bientôt la grande efficacité: dans un mouvement fou, l'injonction intérieure d'aller troubler la cérémonie païenne, au risque du martyre. Néarque dit juste – et montre par là dans le baptême de Polyeucte le point de départ de toute l'action tragique:

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime
 C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime²⁵.

Pour sa Zaïre, Voltaire décale singulièrement la configuration. Peut-on voir dans son trouble quand elle doit bien se souvenir qu'elle est fille de chrétien – ce que lui rappelle cette croix portée sur elle dès l'enfance – une atteinte, une légère touche de la grâce? Cette croix dont elle voudrait oublier le symbole saisit son «cœur surpris de respect et d'effroi» (vers 120). «Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié» (vers 136). Aucun désir de la foi – il ne s'agit d'ailleurs pas de conviction, mais simplement d'appartenance, de statut familial –, mais désir d'occulter le passé dans la crainte qu'il ne s'impose et détruise le bonheur amoureux et mette en péril le mariage projeté avec un musulman.

Si elle naquit chrétienne (vers 285), Zaïre n'a pas été baptisée. Mais le retour de Nérestan et la reconnaissance par Lusignan de ses deux enfants forcent Zaïre, «femme infidèle» (vers 466) à sa religion de naissance, à revenir au passé chrétien qu'elle redoutait. *Infidèle, traîtresse, ennemie* de Dieu, Zaïre va être happée par le passé renié sous la terrible pression sentimentale de son frère et de son père²⁶. Désir de foi? Nullement. Mais le passé²⁷ qui s'abat sur elle comme une chape de plomb, et qui va la détruire. Et son retournement est rapide, bien rapide: elle a tôt fait d'assentir à la phrase que lui dicte Lusignan: «Je suis chrétienne» (vers 692). On se demande comment Voltaire peut parler de la *conversion* de Zaïre²⁸. Zaïre musulmane? Zaïre chrétienne? On voit mal la profondeur et même la réalité de ses *positions* religieuses successives, car il est difficile de parler de *conviction*.

Le chantage sentimental – Lusignan mourant veut sa fille chrétienne – exige alors que Zaïre reçoive le baptême et Nérestan le lui fait jurer (III, 4). Elle adore ce qu'on lui commande d'adorer, tout en appréhendant les exigences de cette «sainte loi» sous laquelle elle promet de vivre (vers 793). L'exigence est vite assénée par Nérestan: renoncer à Orosmane. D'où le cri de la pauvre *égérée*, qui se reprend avec un volontarisme désespéré, après le «hélas!» échappé à l'hémistiche:

(24) I, 1, vers 45-48.

(25) II, 6, vers 693-694.

(26) Voir N. SCLIPPA, *La Loi du père et les droits du cœur. Essai sur les tragédies de Voltaire*, Genève, Droz, 1993.

(27) I. LIGIER-DEGAUQUE, «Zaïre» ou les blessures de la mémoire, «Cahiers Voltaire» 13, 2014, pp. 69-85.

(28) Dans sa lettre à Cideville du 4 janvier 1733 [Les lettres de Voltaire sont lues dans l'édition Beserman-Deloffre de la *Correspondance*, essentiellement au t. I (1704-1738), Paris, Gallimard, 1978, «La Pléiade»]. – Voir J.-N. PASCAL, *La conversion dans "Zaïre" et "Alzire"*, dans *La Conversion. Expérience spirituelle, expression littéraire*, Bern, Berlin, Bruxelles [etc.], P. Lang, 2005, «Recherches en littérature et spiritualité» 8, pp. 153-167.

Je suis chrétienne, hélas!... j’attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur²⁹.

Il faut mettre en regard ce désespoir avec l’enthousiasme de Polyeucte pour le baptême. Et, surtout, souligner cette rupture capitale: Polyeucte reçoit le baptême et y puise l’énergie du martyr, alors que Zaïre, qu’on a ligotée de promesses, ne recevra jamais le baptême. Ce déplacement du baptême d’une tragédie à l’autre est de grand sens.

Baptisé, Polyeucte compte sur l’aide divine, sur la grâce: «J’attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse» (vers 681). Quand Polyeucte affirme: «Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait» (vers 667), la déclaration n’est pas ponctuée d’un «hélas!»; et Polyeucte accepte les exigences dangereuses et déchirantes qui en découlent, à commencer par les conséquences d’un zèle iconoclaste, où Voltaire ne veut évidemment voir que les premières manifestations du fanatisme chez les néophytes³⁰. Héros de sainteté, comme dit Péguy, Polyeucte, enflammé par la grâce du baptême et lancé dans une sorte d’héroïsme allègre, facile d’abord, oublie complètement Pauline. La prison de l’acte IV, le raidissement des stances (IV, 2) et l’entretien avec Pauline venue le sauver, et qu’il redoute comme un combat (vers 1082), prouvent assez la puissance de la chair, du monde et du bonheur qu’ils offraient, et donc la très difficile réalisation du complet sacrifice – ce sacrifice envisagé, choisi, commencé, assumé alors seulement en toute lucidité et accompli totalement. À chaque étape – le scandale au temple païen, le spectacle du martyr de son ami Néarque, le refus de renier sa foi malgré la menace de mort, le détachement définitif d’avec la femme adorée, bref le choix d’un amour supérieur à l’amour humain –, Polyeucte compte sur l’appui du Seigneur, sur sa grâce, et aussi sur la communion des saints (Néarque du haut du Ciel). D’où l’impression que le sacrifice voulu par la foi se réalise finalement comme une conquête heureuse, glorieuse même (car nous sommes chez Corneille). Et la grâce n’a pas fini d’agir sur les sentiments des personnages, puisqu’on assiste à deux autres conversions. «C’est la grâce qui parle» (vers 1742), dit Pauline, qui suit la foi de son époux mort et est rejointe par son père Félix. Et Sévère, qui reste en retrait du mouvement de conversion – d’authentiques conversions:

De pareils changements ne vont point sans miracle,
Sans doute vos chrétiens qu’on persécute en vain
Ont quelque chose en eux qui surpasse l’humain³¹.

Mais alors, il faut croire à un univers spirituel et surnaturel... N’attendons pas cela de Voltaire! De même qu’il croit en la Providence et la mentionne, son personnage de Nérestan évoque la grâce. Si Dieu n’a pas encore soutenu Zaïre, son bras viendra à son secours par l’engagement chrétien et le baptême, et l’aidera à sacrifier son amour pour Orosmane:

Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu’à son culte engagé,

Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.

(29) III, 4, vers 817-818.

(30) Voir l’épître dédicatoire et le *Commentaire sur Corneille*, où Néarque est traité de *fanatique* et même de «convulsionnaire qui a ensorcelé un jeune imprudent» (éd. citée, t. II, p. 317).

(31) V, 6, vers 1788-1790.

Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyr³².

Fatime elle aussi affirme que la grâce aidera Zaïre à accepter ce sacrifice d'un époux désiré³³. Mais, encore une fois, Zaïre ne reçoit pas le baptême et n'a rien à attendre de cette grâce divine qui aide Polyeucte à sacrifier son amour. Et que pense réellement Voltaire de la grâce divine? Dans une lettre à Formont (15 décembre 1732) où il est question de la conversion de Zaïre, Voltaire fait remarquer à son correspondant que Fatime, la croix et Nérestan avaient déjà fait impression sur le cœur de Zaïre et que «son père, son frère et la grâce achèvent cette affaire au second acte»; et il précise: «La grâce surtout ne doit point effaroucher; c'est un être poétique et à qui l'illusion est attachée depuis longtemps». Le propos est pour le moins ambigu: la grâce est-elle une réalité ou une illusion? En tout cas, la grâce n'aura aidé en rien Zaïre dans son difficile sacrifice qui la torture, l'écrase et la mènera à la mort. Au point qu'on peut se demander si, en face de la foi profonde et agissante de Polyeucte, Zaïre peut vraiment être qualifiée de chrétienne³⁴, tant, dans une situation analogue (heurt de la passion et de la religion, avec nécessité de sacrifier la passion à la religion), ce qui est présenté comme chrétien dans *Zaïre* semble en décalage avec les manifestations chrétiennes dans *Polyeucte*: la foi, la grâce, le sacrifice, tout paraît inabouti, non réalisé, voire dégradé ou contesté dans *Zaïre*, qui donne le spectacle d'une héroïne littéralement détruite par la religion chrétienne.

La droite et le cercle

Oui, il faut aller jusque là: *Zaïre* met en accusation le christianisme et le discrédite, alors que *Polyeucte* le glorifie.

On le voit déjà à la problématique des valeurs, au sens moral, développée dans les deux tragédies – puisque aussi bien toute tragédie donne en spectacle une confrontation des valeurs et le choix, entraînant des sacrifices, entre les valeurs en conflit. Trois valeurs identiques régissent nos deux tragédies: le devoir d'obéissance des filles soumises au père, ou à son substitut le frère, c'est-à-dire la loi de la famille, la passion amoureuse et la foi chrétienne («la fermeté du divin» à côté des «tendresses de l'amour humain», disait Corneille). Dans les deux tragédies – et la reprise était bien volontaire de la part du philosophe des Lumières – l'amour est sacrifié par devoir filial ou par choix religieux: Pauline doit renoncer à Sévère qu'elle aime sur l'injonction de son père; Polyeucte sacrifie son amour pour la femme qu'il adore à cause de son engagement de foi; Zaïre détruit son bonheur pour être fidèle à la foi de ses pères.

Mais la similitude des configurations ne peut dissimuler la rupture: amour et religion n'ont pas le même poids, le même équilibre chez Corneille et chez Voltaire. Chez Corneille, l'amour humain a sa beauté, sa valeur, sa vertu. Mais il peut être sacrifié, héroïquement, à une valeur supérieure. En Polyeucte, l'exigence de la foi l'emporte en une acceptation non pas facile, mais pleine, entière, presque heureuse au renoncement. C'est que la foi chez Corneille est valeur positive, plénitude de l'être,

(32) III, 4, vers 879-884.

(33) Encore en V, 2, Fatime prie Dieu:

«Fais descendre ta grâce en ce séjour profane,

Arrache ma princesse au barbare Orosmane» (vers 1437-1438).

(34) C'est pourtant Voltaire lui-même (lettre à M^{lle} Quinault du 16 mars 1736) qui écrit: «Mais enfin Zaïre, la chrétienne Zaïre...».

l’amour de Dieu restant plus fort que tout, très réel, et plus grand que le bonheur humain. D’ailleurs, si la foi détruit la réalisation charnelle de l’amour humain, elle ne le nie pas. Le croyant Corneille a sa hiérarchie des valeurs et tout est subordonné aux valeurs religieuses.

Cela change complètement avec Voltaire, pour qui Polyeucte n’est qu’un dévot un peu sot, un zélé ardent mais indiscret. Dans *Zaïre*, Voltaire discrédite la valeur de la foi exaltée par Corneille. Ses croyants sont fanatiques et barbares, tyranniques pour leur fille et sœur. Acceptant le baptême et renonçant à épouser Orosmane, Zaïre s’impose bien un sacrifice en étant guidée par la foi qu’on lui impose par devoir familial. Mais à quelle profondeur s’enracine la foi de Zaïre, qui mourra avant de recevoir le baptême? Trop fragile, la foi de Zaïre ne lui permet pas de réaliser vraiment le sacrifice qui lui est imposé de force. Chez elle, l’amour humain est le plus fort – tendre, intéressant, omniprésent, malheureux³⁵. Dans *Zaïre*, l’amour est un absolu et Voltaire s’insurge qu’il soit détruit par la religion. La foi, magnifiée par Corneille, est montrée cruelle, barbare, injuste, source de malheur et de mort, et d’ailleurs suivie passablement à contrecœur. Tout en reprenant un cas tragique analogue, Voltaire renverse complètement la hiérarchie des valeurs de Corneille. Dans les deux tragédies ce sont les exigences de la religion qui font le tragique; mais Voltaire met en question la conception cornélienne du tragique.

À partir de cette contestation idéologique sur les valeurs comme sur la vision religieuse et théologique, les deux tragédies constituent des héros éponymes fort différents – ceux qui sont déchirés et sacrifient leur amour à la foi. Chez Corneille, un homme jeune, convaincu, poussé et aidé par la grâce, un généreux qui accepte le défi, le dépassement, après la délibération et le déchirement. En un héroïsme conquérant, Polyeucte exalte le sacrifice. Comme le voulait son dramaturge, il suscite l’admiration, beaucoup plus que la pitié et la crainte, les sentiments tragiques aristotéliens. Au contraire, Voltaire a recherché et accentué le tendre et le pathétique, l’émotion de la pitié – il l’a déclaré à plusieurs reprises³⁶. Le personnage de Zaïre illustre à merveille cette nouvelle³⁷ tragédie du pathétique.

Chez elle s’imposent successivement et contradictoirement deux forces: celle de l’amour et celle, liée et double, du passé et du devoir chrétien. Chez cette fille «jeune et belle» (vers 1), l’emporte d’abord un amour heureux et touchant. Un personnage jeune, sincère, sensible, adore un personnage musulman qui la respecte (il transgresse ses coutumes par respect pour elle); et cet amour est embelli car il est à la fois généreux (à l’égard des chrétiens malheureux, chez Zaïre comme chez Orosmane) et désintéressé (le trône et la grandeur d’Orosmane sont indifférents à Zaïre). Cette jeune fille aimante et vertueuse mérite donc pleinement le bonheur qu’elle s’apprête

(35) Voltaire le dit lui-même dans le résumé qu’il a fourni au *Mercur de France*, publié dans sa correspondance (25 août 1732): «Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s’évanouissent bientôt à la vue du Soudan».

(36) Voir la lettre du 29 mai 1732 à Cideville, sur le projet de *Zaïre*: «[...] et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l’amour a de plus tendre et de plus cruel». Voir aussi la lettre à Formont du 25 juin de la même année, ou l’épître dédicatoire. – Il ne faudrait pas limiter la recherche de l’attendrissement au personnage de Zaïre. Le personnage du vieux Lusignan, que Voltaire jouait lui-même avec délice, apporte son pathétique et son attendrissement; et cela prouve que Voltaire était touché par certains aspects de la sentimentalité chrétienne.

(37) Pas absolument nouvelle: le glissement du tragique au pathétique est visible dès la fin du XVII^e siècle (voir Ch. MAZOUER, *Le Théâtre français de l’âge classique. III: L’arrière-saison*, ch. III, Paris, Champion, 2014,).

à goûter, grâce au mariage annoncé. Voyez la ferveur de son attente amoureuse quand elle s'apprête à revoir son Orosmane, à la fin de la première scène de la tragédie.

À cette force de l'amour s'oppose brutalement celle du passé, connu et pleinement reconnu, qui engage abruptement et, dirait-on, artificiellement, un devoir chrétien. Zaïre n'ignorait pas totalement son identité chrétienne; toutefois, l'amour pour Orosmane, un musulman chez cette fille élevée parmi les musulmans, balayait tout. Mais les événements la forcent à en envisager et à en accepter les conséquences. Nous l'avons vu, les deux pressions successives de Lusignan (II, 3) et de Nérestan (III, 4), forcent la pauvre fille éperdue à accepter les exigences nouvelles, qui détruisent évidemment son bonheur espéré et sacrifient son amour. Acceptation irréfléchie? Non pas: elle sait qu'elle aime Orosmane qu'elle devrait détester dès qu'elle se reconnaît chrétienne, et elle promet de reculer le mariage, de recevoir le baptême et d'attendre de la grâce la force de renoncer complètement à Orosmane. Jusqu'au bout la promesse sera tenue et l'engagement respecté: elle veut obéir aux ordres de son frère (vers 1442); et, à la fin de la même scène V, 3:

Mais, dussé-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai pas le sang dont je suis née³⁸.

Mais sa faiblesse intérieure et les événements ne lui permettent ni de recevoir le baptême ni d'avertir Orosmane de sa décision de sacrifier leur amour. Et ce que s'applique à montrer Voltaire, dans ce conflit tragique entre les deux postulats de l'amour et du devoir chrétien, c'est la fragilité de Zaïre, qui la rend éminemment pitoyable.

Car, là où Polyeucte assume pleinement le sacrifice choisi, Zaïre ne parvient pas à donner vraiment substance et réalité aux choix faits dans les mots – son échec étant comme inscrit dans la logique du personnage. Zaïre affirme la volonté du sacrifice; mais les trois derniers actes montrent que ce sacrifice est impossible, que jusqu'au bout, malgré tout, son cœur reste plein d'Orosmane, comme le remarque Fatime (vers 1469-1470). Il faut relire le fameux monologue de Zaïre en III, 5 – qui congédie tout à fait la forme des monologues délibératifs de la tragédie cornélienne; tout Zaïre s'y peint: l'angoisse de l'abandon, le trouble, le désarroi absolu, le vacillement du sentiment de l'identité – est-elle française ou musulmane? fille de Lusignan ou femme d'Orosmane? amante ou chrétienne? Et elle gémit: «Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui...» (vers 910). Avant de réaffirmer, dans l'ultime vers du monologue adressé à Orosmane absent: «Hélas! et je t'adore; et t'aimer est un crime». Sa loyauté dans l'acceptation du sacrifice est indéniable, mais elle ne peut pas réaliser ce sacrifice, elle ne peut pas accepter de ne plus aimer et de n'être plus aimée; voyez ses déclarations en IV, 1, en V, 2 et en V, 6. La souffrance sans cesse et inlassablement parcourue de ce sacrifice trop lourd pour un amour si grand émeut puissamment. Et aussi la mauvaise conscience et le repentir de continuer d'aimer Orosmane malgré tout. Et enfin – pauvre oiseau se débattant enfermé dans sa cage – cette impossibilité de communiquer avec Orosmane, car elle a promis le secret à Nérestan, ce silence permettant le malentendu et la mort. La mort – celle qu'Orosmane lui donne, car il ne peut être question de suicide pour une chrétienne – s'avère la seule manière de sortir du piège. Elle rêvait assurément d'une conciliation entre sa passion d'amoureuse, trop forte pour être sacrifiée, et son devoir de fille chrétienne; c'est impossible. Zaïre, comme d'autres héroïnes des tragédies de Voltaire, toutes adonnées à l'amour,

(38) Vers 1489-1490.

vertueuses et déchirées par un impossible sacrifice, nous tire des larmes et illustre la tragédie pathétique.

Zaïre et Polyeucte – deux héros si différents – sont évidemment pris dans la texture d’une dramaturgie différente. Chez Corneille, le mouvement, le dynamisme³⁹ est constamment de progression, d’ascension, de dépassement de soi. Certes, l’héroïsme se réalise par paliers, de manière non absolument rectiligne; mais s’impose bien une orientation générale qui nous fait assister à la naissance du héros; et Pauline finit par être entraînée dans ce dynamisme. Dramaturgie de la ligne. Chez Voltaire, on trouve bien une variété et une mobilité de l’action avec des surprises; mais demeure l’impression qu’on tourne en rond, qu’on patine, qu’on n’avance pas, qu’on ne progresse pas: à côté des allers et retours de la jalousie d’Orosmane, le désespoir finalement statique de Zaïre, qui s’abolissent tous deux dans la mort absurde. Dramaturgie du cercle.

Et les deux dénouements sont bien sûr de coloration radicalement opposée. Le martyr de l’admirable Polyeucte est entraînant, contagieux pour Pauline et Félix; il représente un départ, un commencement. Et il est heureux malgré le don du sang; il est positif, optimiste. La pitoyable Zaïre meurt pour rien, sur un malentendu, sur une malheureuse méprise, par un hasard malheureux; et le suicide d’Orosmane est aussi négatif. La tragédie détruit leur amour et leur vole leur mort. Alors que Polyeucte choisit sa mort et substitue la Providence divine à la fatalité tragique, Zaïre replonge dans le malheur et dans l’absurde.

Ces deux trajectoires tragiques ne suscitent pas seulement des sentiments différents – d’admiration ou de pitié – pour les personnages de la fiction; elles donnent aussi à penser aux spectateurs. *Polyeucte* est une apologie du christianisme. La pensée de derrière de Voltaire, toujours un peu retors, reste bien, à travers l’exploitation du pathétique, de susciter l’indignation, la révolte contre les exigences décidément trop barbares de la religion chrétienne.

Dociles à la suggestion indirecte, prudente et malicieuse de l’Avertissement des éditions de 1738 et de 1742 de *Zaïre* sur la pièce appelée à Paris, *tragédie chrétienne*, jouée «fort souvent à la place de *Polyeucte*», les pages qui précèdent ont voulu la fonder: au fond, *Zaïre* se veut bien une réécriture plus ou moins dissimulée de *Polyeucte*, une réécriture polémique – anti-*Polyeucte*.

Car cette réécriture de biais met en cause toute la pensée chrétienne de *Polyeucte*. Voltaire laisse appeler *Zaïre* «tragédie chrétienne»; mais il reprend Cideville quand celui-ci⁴⁰ désigne *Zaïre* comme «tragédie sainte». Lui reproche-t-on d’avoir écrit des horreurs sur des matières sacrées, il se récrie⁴¹: «Je n’ai pourtant fait aucun ouvrage dont la religion et les mœurs ne fussent le fondement» (pour mettre en cause ce fondement?...); et de citer *La Henriade*, *Alzire*, *Zaïre*. Nous sommes au rouet, comme souvent avec la correspondance de Voltaire. Alors? Même si Chateaubriand, charmé comme Jean-Jacques Rousseau par *Zaïre* et qui l’annexe pour illustrer sa thèse développée dans le *Génie du christianisme* des beautés de la religion chrétienne dans les arts, cet enrôlement ne l’empêche pas de voir l’autre côté de l’œuvre de Voltaire, qui jeta le discrédit sur la religion; de fait, on ne peut considérer *Zaïre* comme une pièce

(39) La fin de II, 6 où les deux amis, respirant à la même hauteur, se précipitent contre la cérémonie païenne, dans la cascade des impératifs d’entraînement à l’action, compte cinq fois «Allons» en début de vers (*Polyeucte*, II, 6, vers 708-718).

(40) Lettre du 12 septembre 1732.

(41) Lettre à M^{lle} Quinault du 26 novembre 1736.

chrétienne. On peut reconnaître, avec Jacques Truchet, une certaine sensibilité de Voltaire aux émotions de ses personnages chrétiens ou qui se disent chrétiens; mais il faut reconnaître avec lui que *Zaïre* n'est pas une tragédie chrétienne, qu'elle en est même le contraire⁴². Les torsions sur des aspects essentiels du christianisme, la redoutable critique d'un christianisme qui fait le malheur des hommes, à travers le personnage pathétique de Zaïre, permettent de conclure que *Zaïre*, anti-*Polyeucte*, est aussi une pièce antichrétienne.

Si l'on voulait sortir du choc et de la confrontation entre les religions, il faudrait en venir au chef-d'œuvre de Lessing, *Nathan le Sage*, d'une cinquantaine d'années postérieur à *Zaïre*, dans lequel, toujours à Jérusalem, finissent par trouver une harmonie un musulman, un juif et un chrétien.

CHARLES MAZOUER
Université Bordeaux Montaigne

(42) Voir encore son édition citée, p. 1410, et sa *Tragédie classique en France*, Paris, PUF, 3^e édition 1997, pp. 162-163. Voir aussi J.-N. PASCAL, "*Zaïre*" et "*Alzire*", *tragédies chrétiennes?*, dans *Formes littéraires du théologico-politique de la Renaissance au siècle: Angleterre et Europe*, études réunies et présentées par J. Pironon et J. Wagner, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2003 (CERHAC), pp. 365-380.